

profiter. (Il roule le papier avec les plumes et les met dans sa poche) Vraiment la politique me ruine. Il est tems que le gouvernement me donne une place ; je serais capable de la remplir tout comme un autre ; je bois et mange bien, je puis dépenser cinq louis par semaine sans me gêner, et travailler comme personne à une élection ; lord Sydenham ne m'a pas connu, sans cela il m'eût compris, (il soupire) cela viendra. Patience ; encore un peu d'efforts et nous finirons bien par jeter la division dans les rangs libéraux ; c'est alors que je pourrai tendre la main et dire : Payez moi ! (Il se dirige vers la porte et se dispose à sortir mais il se rencontre nez à nez avec un nouvel assistant.)

Loosefish :—Tiens, tiens, vous voilà ! monsieur Bonne-âme que venez-vous faire ici ? Êtes-vous partisan de la politique du *canadien* ? Êtes-vous un renégat ? moi, je suis venu voir ce qui se passait ici ; mais il n'y a personne, comme vous voyez ; nous allons bien rire de cette déconvenue, nous autres les francs libéraux.

Bonne-âme :—Mais on m'avait pourtant dit que vous étiez des notres. C'est ce qui a fait en partie que je suis venu.

Loosefish :—Ah ! Et qui a pu vous dire cela ?

Bonne-âme :—Eh ! Il n'y a qu'un instant que l'on vient de me le dire et c'est pourtant quelqu'un qui devrait le savoir de bonne part. Mais enfin puisque vous niez, il faut qu'on m'ait trompé.

Loosefish :—Dites-moi donc qui a pu vous dire cela ; c'est bien le moins que je sache qui parle de moi de cette manière ?

Bonne-âme :—Eh bien, c'est.... (il lui dit un mot à l'oreille.)

Loosefish :—Eh ! c'est bien certain que je suis des vôtres ; mais je voulais savoir qui vous l'avait appris. Vous pourrez donc lui dire quand vous le reverrez que j'étais un des premiers. . . . je veux dire le premier venu. Mais il ne vient personne c'est vexant.

Bonne-âme :—Oh nous avons encore du tems ; il n'est que huit heures moins cinq minutes ; la demie heure de politesse n'est pas encore. . . . mais voici du monde ; c'est la foule. Arrivez donc, arrivez donc, nos gens. Paresseux que vous êtes ; voici une heure que j'attends, moi et monsieur Loosefish qui veut bien se ranger avec nous.

Entrent un huissier, un recors, un bedeau, un marchand, et quatre autres individus que nous désignerons par les noms de Jean, Pierre, Guillaume et Nicodème.

Loosefish :—Bon ! bon ! voilà le monde qui arrive ! c'est bien ; c'est bien. (à part) C'est une triste affaire ; mais puisque j'y suis il faut bien que je m'en retire du mieux possible ; d'ailleurs personne ne saura ce qui se sera passé. (haut) mençons, commençons !

Tout le monde frappe des pieds et des cannes ; chacun crie et appelle son voisin à la présidence. Enfin le marchand va s'asseoir au fauteuil et l'huissier est nommé secrétaire.

LE PRÉSIDENT. Messieurs, hem ! hem ! puisque vous m'avez fait l'honneur de m'appeler à la présidence je vais vous expliquer le but de la réunion ; vous m'excuserez, messieurs, vu que je n'ai hem ! hem ! je n'ai pas l'habitude de parler devant un public aussi nombreux. Le but de cette assemblée, messieurs est de passer des résolutions pour approuver le *Canadien* qui désapprouve l'assemblée qui a désapprouvé l'assemblée qui a approuvé le gouverneur. C'est ma femme qui m'a envoyé ici, sans quoi je ne serais pas venu ; car je ne me mêle pas de politique ; mais ma femme m'a dit qu'on voulait faire tomber la seule gazette qui parle régulièrement des naissances, des morts et des mariages ; elle m'a envoyé pour m'opposer à ceux qui veulent faire tomber cette gazette-là ; j'espère que vous avez tous les mêmes sentiments et que vous direz avec moi : hourra pour notre bon gouverneur ! Hourra pour le *Canadien* ! !

To ut le monde : Hourra ! hourra ! hourra !